

XYZ. La revue de la nouvelle

Tous les jardins, tous les parcs

Louise Dupré



Number 50, Summer 1997

50

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4556ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupré, L. (1997). Tous les jardins, tous les parcs. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (50), 58–64.

Tous les jardins, tous les parcs

Louise Dupré

Elle avait imaginé, ce serait là, nous nous retrouverions là, sur un banc. Il serait en train de lire un roman, un best-seller américain, le dernier Paul Auster, tiens, et elle s'approcherait, s'assoierait à côté de lui, sur le même banc de bois peint. Elle ouvrirait une revue, pour la forme, oui, pour se donner une contenance, le temps de voir s'il la reconnaîtrait, après tant d'années. Le temps de voir, peut-être après tout. Ce serait là. Quand elle aurait appris, de nouveau, sans lui, qu'elle serait redevenue une femme sans lui, une femme qui n'attend plus.

Elle le lui avait demandé et il était parti. Pas de cris, pas de gestes malheureux qui brisent les derniers espoirs, seulement une phrase, *Maintenant pars, veux-tu, puisque plus rien ne va*. Il avait répondu, *Si tu le veux*. Il s'était dirigé vers la porte sans se retourner et elle garderait à jamais cette image de lui, deux jambes dont elle connaissait le pas qui la précédaient dans le corridor avant de disparaître dans la nuit. Elle l'avait suivi des yeux jusqu'à son auto, elle savait que c'était fini autant qu'on puisse dire, entre nous c'est fini, sans qu'on arrive au début à y croire vraiment.

Et elle s'était retrouvée seule comme on l'est quand tous les mots ont été prononcés. Mais il suffit de si peu pour se souvenir, un mouvement, la main dans les cheveux, le rappel d'une ville qui redonne place au désir, Rome ou Athènes, les rues étroites où nous marchions main dans la main, des images du bonheur, deux corps dans la langueur d'un début de soirée. Combien de temps pour oublier, pour que le cœur redevienne un muscle creux ? Il était parti et elle restait là, face à une douleur qu'elle ne savait pas nommer. Elle avait dans le miroir les

yeux de certains survivants qui ont perdu leur âme sous les décombres, après une catastrophe. Survivante, malgré tout. Il faudrait bien réapprendre, les repas, le rire et la douceur d'un autre regard, il faudrait bien.

Juillet déjà qui venait, les jours et les nuits s'enlisaient dans une durée informe. Elle demeurait immobile durant de longues heures, à attendre elle n'aurait pas pu préciser quoi, attendre peut-être seulement ce qu'elle n'attendait plus. Alors elle devait s'arracher à la torpeur et bouger, poser les pieds sur le sol pour éviter que le corps ne se fige. Elle sortait dans la rumeur nerveuse des fins d'après-midi et elle marchait, jusqu'à ce que ses jambes ne la portent plus. Elle se frayait un chemin dans la foule bigarrée des sorties de bureau, elle allait se terrer dans le parc. Elle avait son banc, son banc à elle, face à l'étang, celui où un jour elle le reverrait. Aurait-il beaucoup vieilli, aurait-elle du mal à le reconnaître avec les rides et les cheveux gris ? Retrouverait-elle ce sourire lisse et franc ? Les yeux fermés, elle se préparait à leur rencontre.

Tous les jours le parc, tous les jours le banc. À espérer, un autre état de grâce, les mêmes odeurs, les lieux. Nous nous retrouverons, oui. Où était-elle quand il s'assit sur le banc, juste à côté d'elle, sans qu'elle l'ait remarqué ? À peine si elle tourna la tête quand il lui montra l'enfant au bord de l'étang, un garçon blond qui s'amusait à lancer des cailloux à des canetons. Elle écarquilla les yeux, soudainement ramenée à la réalité. *La violence chez cet enfant*, dit-elle, *il faudrait faire quelque chose*. Mais déjà la cane avait déplacé ses petits. L'enfant, interdit, lança ses derniers cailloux sur le tronc d'un érable. Et partit en courant.

Il reprit *La violence chez cet enfant*. C'est alors qu'elle le regarda vraiment, son visage, les traits de son visage, les lèvres un peu épaisses, le nez droit, elle le détailla comme si elle n'avait pas vu un homme depuis très longtemps. Il ne semblait pas s'en étonner, il se laissait regarder, puis se décida à rompre le silence *Vous venez tous les après-midi, il y a longtemps que je vous avais remarquée*. Elle détourna la tête pour se protéger. Elle murmura

seulement *J'apprends la solitude* et s'entendit répondre *Je sais. Votre façon de marcher comme si vous ajustiez encore votre pas sur celui d'un autre.* Elle le revit qui avançait dans le corridor, pour la dernière fois qui franchissait le seuil, descendait les marches de l'escalier, jusqu'à son auto.

Elle devait avoir l'air absent, car il répéta *Comme si vous ajustiez encore votre pas sur celui d'un autre.* La formule avait quelque chose de déconcertant, elle se voyait trotter derrière une ombre et elle sourit, elle lui sourit. C'est alors qu'il s'approcha doucement, glissa le bras autour de son épaule et risqua une banalité sur la lourdeur de l'air, l'orage n'allait pas tarder, elle fit un signe de tête, oui l'orage, peut-être allait-on être surpris dans le parc, quelle importance. Mais lui affirmait qu'il fallait partir et elle se retrouva debout, à côté d'un homme qui l'entraînait déjà vers la rue.

Combien de temps marchèrent-ils sans dire un mot, elle n'aurait pu le préciser, il lui avait pris le bras et elle le suivait, engourdie. Elle n'acquiesça ni ne refusa quand il lui suggéra de manger dans un petit bistro dont il connaissait bien le patron, elle se vit entrer dans une pièce trop éclairée, s'assit à la place que lui désigna le garçon sans comprendre ce qui lui arrivait, elle avait souri à cet homme et voilà qu'elle mangerait avec lui, comme s'il était l'autre. Elle pensa à tous les repas qu'ils avaient pris ensemble dans des restaurants semblables à celui-ci, les rires, l'intimité de la conversation, ce qu'on appelait une histoire, comme dans les livres, cela oui, l'intimité, les rires, les projets, les rires encore et l'amour après qu'on eut pris un peu trop d'alcool, la soirée qui s'achève très tard au fond d'un lit froissé.

Elle baissa la tête, essaya de se concentrer sur le menu et commanda, d'une voix qui se voulait assurée. Il lui demanda si elle prendrait du vin et elle acquiesça par bravade, sans hésiter, pourquoi pas, la douleur pourrait bien être déposée dans un tout petit coin du cœur, le temps d'un repas, le temps de se faire croire qu'on est encore vivante. Il lui offrit du pain et elle remarqua qu'il avait de belles mains, des doigts larges aux ongles bien

taillés. Elle rougit. Comme si elle n'avait pas le droit de regarder, pas encore. Il lui parlait, il savait faire la conversation, voilà qu'il lui posait des questions sur son métier, elle s'entendit répondre *Journaliste à la pige*, et il s'en trouva satisfait, elle n'eut pas besoin d'entrer dans les détails, les contrats glanés ici et là pour des revues de décoration, le budget serré certaines fins de mois, celui-ci par exemple où elle n'avait pas réussi à abattre le travail habituel.

Et lui ? *Sculpteur*, précisait-il, le mot la retint, de nouveau elle posa les yeux sur ses mains, des mains de sculpteur. Pendant un instant, elle se demanda de quelle façon des doigts comme ceux-là caressaient le corps d'une femme. Elle chassa l'image et essaya de s'intéresser à ses explications, mais seuls des mots isolés lui parvenaient, *métal, marbre, ébène, installation*. Elle acquiesçait de la tête, bientôt pourtant elle devrait bien articuler une phrase, comment y parviendrait-elle ? Mais il enchaînait déjà sur les vacances, il avait une maison de campagne, il partirait bientôt, dans deux ou trois semaines et elle, voyagerait-elle ? Non ? Alors elle pourrait venir passer quelques jours chez lui, le ruisseau, la montagne, elle rentrerait à Montréal tout à fait reposée. Il le lui fit promettre. Elle promit, sans se trouver engagée pour autant. Elle pourrait bien se raviser à la dernière minute, lui-même aurait probablement oublié dans quelques heures. Que savait-elle de lui, elle n'avait même pas retenu son prénom. Elle ne lui avait d'ailleurs rien demandé, il était venu la chercher sur son banc, dans le parc, un soir d'orage.

La pluie tombait dru maintenant et elle se sentit tout à coup plus à l'aise. Lui, devant elle, meublait le silence comme s'il craignait que la fragilité du moment ne les engouffre tous les deux, un abîme dont ils ne remonteraient pas. Lui plaisait-il ? Elle n'aurait pas su le dire. Et pourtant, il lui sembla que quelque chose de très confus en elle avait déjà répondu oui. L'impression qu'elle se laisserait déshabiller par cet homme-là, et la frayeur. Elle eut envie de fuir, elle se dirigerait vers la porte et disparaîtrait dans le crépuscule. Mais elle restait là, à écouter en

hochant doucement la tête, jusqu'à cette phrase *Est-ce que vous acquiescez constamment de cette façon ?* Le ton s'était fait impatient, elle le décevait, bien sûr. Au fond de la coupe, elle aperçut son image noyée et elle ne répondit pas, rien à dire. Elle s'efforça de se lever, ramassa son sac et sortit. Les éclairs déchiraient la ville, quelques secondes à peine et elle serait détrempeée. Déjà les vêtements lui collaient à la peau, mais elle marcherait jusque chez elle plutôt que de héler un taxi, surtout ne pas avoir à retenir ses larmes. Elle marcherait, seule dans les rues.

Elle sentit une main frôler son bras et elle poussa un cri. Puis elle s'apaisa et dit simplement *Vous m'avez fait très peur*. Elle ne l'avait pas entendu venir. Il s'excusa *J'ai eu moi-même très peur. De vous perdre*. Il habitait à trois minutes de là, il l'invitait chez lui, ils avaient tant à se dire. Elle n'arriva pas à comprendre ce qui avait réussi à la persuader, le ton peut-être, une sincérité, cet aveu, comment pouvait-il avoir craint de la perdre alors qu'elle circulait sur une planète dévastée, perdue déjà pour elle-même. Il la mena à un logement aux vastes fenêtres. *Pour la lumière*, précisa-t-il, tandis qu'il lui faisait voir ses plus récentes sculptures. Elle regardait sans oser s'approcher, troublée par ce monde qu'elle ne soupçonnait pas, un monde étranger, déconcertant auquel elle se faisait, métal et angles aigus qui retenaient l'espace dans l'absolu de leur audace.

Il lui tendit un peignoir, ample, un peignoir à lui. Elle alla retirer ses vêtements dans la salle de bains. Quand elle revint, il se mit à rire. *Vous avez l'air d'une naufragée*. Elle éclata, elle aussi, sa tension était tombée, elle pouvait avoir confiance, il ne voulait pas la brusquer. Maintenant il préparait du thé, il appuyait sur *très chaud*, lui demandait de choisir la musique. Elle tira de sa pochette un disque de Philip Glass, l'espace devenait habité, elle pourrait parler, elle parlerait.

On parla, de tout, de ces petits faits qui donnent ancrage à la vie, la rénovation du logement, l'organisation du temps quand on est pigiste, les derniers succès du cinéma, il prépara de nouveau du thé, et encore du thé, jusqu'à ce que les premières lueurs

de l'aube viennent traverser la fenêtre à moitié cachée par les plantes. Elle parla comme si elle était celle d'avant. Elle avait été aussi cette femme-là, cette vérité lui revenait, entière, par la seule présence de cet homme.

Déjà montait la rumeur de la ville, le jour ne tarderait plus, mais elle était trop épuisée pour rentrer. C'est elle qui demanda si elle pouvait dormir sur le canapé. Il proposa son lit, on pourrait bien dormir côte à côte, sagement, elle n'avait rien à craindre. Elle se laissa conduire jusqu'à la chambre, eut à peine le temps de remarquer les motifs abstraits des draps et s'abandonna au sommeil, un sommeil sans fond, sans rêves ni drames. Quand elle se réveilla, le jour était déjà haut, elle n'aurait pas su préciser l'heure. Elle se rappela qu'elle avait dormi à côté d'un inconnu et n'osait tourner la tête, comment l'aborder ? Mais il était déjà levé et elle put prendre le temps de se retrouver, de reprendre place dans la réalité.

Sur la table de chevet, tout à côté, elle remarqua le titre du dernier roman de Paul Auster, la coïncidence l'amusa. Curieusement, elle ne se sentait pas submergée par sa peine, la journée se présentait presque légère. Et voilà qu'il revenait avec un plateau, café croissants confiture. Il souriait, le temps était magnifique, est-ce qu'elle accepterait de passer la journée avec lui, on se promènerait, on pourrait retourner dans le parc si elle le désirait, nourrir les canards, manger à une terrasse, on avait tant à faire. Et il n'avait pas le goût de la voir partir.

Il avait prononcé la dernière phrase presque timidement. La seule réponse possible, c'était celle-ci, *Je suis une femme blessée*, mais il s'approchait d'elle dans l'odeur chaude du café et elle se laissa caresser la nuque, et le dos, alors qu'il lui enlevait son peignoir, lentement, pudiquement. Elle se cacha le visage dans ses mains, puis elle se tourna vers lui, comme on se fait violence quand on a pris certaines décisions, il fallait bien qu'il y ait une première fois, alors pourquoi pas ce matin, sentir le souffle d'un autre homme dans son cou, d'autres lèvres sur ses seins, elle s'offrait, elle le regarderait la prendre sans être capable d'articuler

une parole, elle devrait acquiescer, à chaque moment acquiescer, dire oui au rituel.

Au moment où il posa sa main sur sa cuisse, il remarqua les larmes qu'elle essayait de contenir. Il glissa sur le côté et se colla contre son épaule en risquant *Tu n'as pas l'air d'une femme prête à laisser chanter les archanges*. Elle esquissa d'abord un sourire, puis un rire entremêlé de sanglots, mais elle riait tout de même, il avait eu les bons mots, il était là tout près d'elle à lui caresser les cheveux et elle lui avoua, d'une voix cassée *Tu devras te montrer un tout petit peu patient avec moi*. Elle l'entendit lui murmurer *Je suis disposé aux pires bassesses. Madame veut-elle que je sorte le jeu d'échecs ?* Elle le reprit sur ce mauvais jeu de mots, il jurait qu'il n'avait pas porté attention, *Vraiment pas*, disait-il en l'embrassant sur l'oreille, qu'est-ce qu'elle préférerait, café croissant d'abord et ils allaient se promener ? Ou s'asseoir ensemble sur leur banc au parc ?

Elle fit non de la tête. Pas le parc aujourd'hui, on pouvait trouver un autre endroit, le jardin botanique, le vieux port ou, pourquoi pas, un lieu où elle n'était jamais allée ? Rassurée maintenant. Elle chercha son regard. Une tache de lumière bougeait sur la fossette de la joue droite, il avait tout à coup l'air d'un gamin. Elle lui passa lentement le doigt sur le visage, comme pour s'approprier, être certaine de le reconnaître, et elle lui demanda *Crois-tu que le café peut attendre ?* D'où lui venait ce geste, d'où lui venait cette phrase ? Il la renversa tendrement. *Le café*, répondit-il, *le vieux port, et tous les jardins, tous les parcs du monde*. Il l'embrassait. Elle se laissait embrasser, elle acceptait. Bientôt, il s'enfoncerait dans son secret, il naviguerait en elle. Elle sentirait venir, au plus profond de son ventre, une première déchirure.